

# *Les mythes sexuels infantiles*

## *Entre l'inconnu et le familier*

*L'*origine de l'activité de pensée, laquelle n'implique pas seulement l'activité de représentation mais aussi la mise en relation d'éléments selon un lien causal, répond bien à un intérêt « pratique », comme le dit Freud, mais celui-ci ne se limite pas au risque de l'apparition des puînés avec lesquels il faudrait partager l'amour des parents. Cet « intérêt pratique » concerne tout ce qui peut menacer le narcissisme infantin, fondement du sol de l'évidence. J'ai tenté de montrer, à propos du « paradis perdu de l'évidence<sup>1</sup> » que la fêlure pouvait se produire à de multiples occasions : celle où l'enfant grondé se sent non pas invité à cesser de mal agir, mais soudainement déchu de la place privilégiée qu'il était certain d'occuper dans l'amour parental, de même aussi lorsqu'il prend conscience des sentiments négatifs qu'il ressent à l'égard de ses parents de qui il attend tout par ailleurs.

Toutefois, ces situations peuvent un temps se refermer : la consolation, la réconciliation, viennent faire oublier le conflit, mais pas totalement. De la constatation que ses parents pouvaient le rejeter, du désir fugitif qu'il a eu de se débarrasser d'eux, de les voir morts ou de les abandonner, vient

aisément à l'enfant l'idée qu'il peut en être de même à son égard. L'absence, le manque d'attention et plus encore, le plaisir que les parents peuvent prendre et manifester plus ou moins bruyamment et auquel non seulement il n'est pas convié à participer mais qu'il trouble par sa présence, l'amènent à s'interroger sur ce qu'ils peuvent bien désirer, et surtout lui préférer.

Cependant, présenter les choses ainsi déforme ce que l'on peut supposer être le vécu enfantin de ces situations, à partir des souvenirs que les patients en conservent. Tout se passe comme s'il y avait la superposition de deux images : celle des parents aimants où l'enfant trouve son propre reflet et celle des parents qui s'occupent ensemble et ne renvoient plus à l'enfant qu'une image vide de lui-même où il s'est effacé au profit d'une scène dont il ne comprend pas le sens, sinon qu'elle ne lui est pas destinée. De même, l'image de l'enfant qui aime ses parents et se voit aimant peut être recouverte par une autre où il les hait, ce qui lui renvoie de lui-même une représentation détruite et terrifiante.

Là où la superposition des images opère une jonction, il y a possibilité de reconnaître le familier, ailleurs c'est l'inconnu mais *mêlé au familier*. Il y a discordance : Mr Hyde peut à tout moment réapparaître sous les traits du Dr Jekyll. L'inquiétante étrangeté n'est pas seulement relative à un su oublié et retrouvé, mais à un familier qui révèle une face cachée étrangère et donc possiblement menaçante. Non d'ailleurs parce qu'elle est nécessairement hostile, mais parce qu'elle ne retransmet plus le repérage narcissique attendu.

Je partirai de l'hypothèse que la scène dite « primitive » ou « originaire », bien avant d'être interprétée en termes de coït anal ou d'agression sadique du père à l'égard de la mère, fait l'objet d'une représentation inquiétante où le familier des parents est reconnu et nié à la fois et où l'enfant ressent qu'il est simultanément concerné et exclu.

Si Freud n'a pas donné toute sa dimension à cette scène, qui peut être une scène sexuelle mais aussi une scène de dispute ou même toute forme de relation suffisamment investie pour que l'enfant ressente qu'il n'a, à ce moment-là, plus d'existence pour ses parents, c'est parce qu'il s'est fixé sur la relation sexuelle conjugale et, qui plus est, sur sa réalité événementielle et le fait qu'elle ait été observée telle quelle par l'enfant. On le voit à propos de l'Homme aux loups et du débat avec Jung, mais aussi dans l'analyse qu'il

fait d'un rêve de Marie Bonaparte et à laquelle elle fut en mesure d'apporter, après coup, une confirmation<sup>2</sup>.

Plus que sa réalité d'événement, ce qui fait l'intérêt de cette scène est la manière dont elle résume la situation contradictoire, et toutefois familière, à laquelle l'enfant se voit soumis d'en être en même temps exclu, et même nié comme existant, et d'y participer, cependant sans la comprendre, par la coexcitation libidinale qu'il ressent alors.

Là aussi, il faut se garder du réalisme. Le fait que l'enfant réagisse, en urinant, en ayant une selle, ou autrement, à ces scènes, ne signifie pas qu'il ait une représentation claire des zones anatomiques concernées, mais seulement que ce qu'il a vu, perçu, est allé au-delà de l'excitation tolérable et qu'il en a ainsi déchargé une partie. De même, on peut penser que la trace mnésique qui lui en restera sera faite, non pas de perceptions extérieures, mais d'un ensemble flou selon lequel quelque chose avec les parents a entraîné cette excitation qu'il a déjà éprouvée par ailleurs et qui concerne ses propres zones érogènes familiales, grâce à quoi l'excitation étrangère a été récupérée.

Ce quelque chose inconnu en lui, l'enfant en est en possession très précocement, il va le retrouver à l'occasion des jeux violents ou excitants et l'appivoiser par la masturbation. Tout un *savoir sur le sexuel* précède ainsi la représentation anatomique des sexes et, bien évidemment, le questionnement sur l'origine des enfants. Ce savoir est dépourvu de mots mais très vite, vers trois ans au plus tard, des mots à la limite entre l'interjection, l'onomatopée, vont être acquis et répétés avec une jouissance visible, plus ou moins défendus par l'adulte et reconnus par lui comme nommant le sexuel. (Période désignée par les éducateurs comme celle du « caca-boudin », mais qui va au-delà de la seule analité.)

C'est sur ce terrain psychosexuel déjà largement élaboré que vont venir l'interrogation concernant le sexuel et les théories sexuelles infantiles. Parce que ses organes sexuels sont le siège de l'excitation mêlée d'angoisse qu'il ressent, il est aisé pour l'enfant de se représenter que ce que font les adultes concerne ces mêmes zones que, par ailleurs, ils dissimulent. D'autre part, lors des contacts nombreux (visuels, auditifs, olfactifs, tactiles) avec le corps des parents, l'enfant a eu l'occasion de ressentir des sensations de plaisir ou de déplaisir et des émotions variées. Lorsqu'il les voit engagés

dans des échanges auxquels il ne participe pas, il est immédiatement amené à établir une relation avec les traces mnésiques concernant ses propres éprouvés, cependant qu'il ressent aussi qu'autre chose se passe qu'il ne comprend pas. C'est alors que ses représentations se trouvent débordées par la scène, à la fois à cause de la disproportion entre le vécu de l'adulte et le sien, mais aussi parce que ce qu'il éprouve est en soi en excès vis-à-vis de ce qu'il peut comprendre.

Cet excès rend apte ce qu'on appelle « scène primitive » (qui va bien au-delà d'une scène) à figurer *toute espèce d'inconnu menaçant* et tout d'abord cette interrogation qui se pose à l'enfant avec l'écroulement du sol des certitudes narcissiques : où étais-je lorsque je n'étais pas là ? Question de l'avant-vie qui est toujours aussi simultanément une question sur l'après-vie.

S'il est justifié cependant de conserver le terme de « scène primitive », c'est en fonction de ce que les patients racontent, c'est-à-dire ce qu'ils ont réélabore après coup, sur le modèle de ce que Freud décrit concernant le *proton pseudos* hystérique, scènes qui occupent une place privilégiée dans leur mémoire à la manière des souvenirs-écrans. Cependant, il ne s'agit pas nécessairement de scènes sexuelles, j'en évoquerai quelques exemples plus loin.

Ce qui suffit, à mon sens, à leur donner ce caractère très particulier de scène primitive, tient à l'éprouvé *simultané et contradictoire* de l'émergence de l'inconnu au sein d'un familier vis-à-vis duquel le sujet se trouve lié par une relation de besoin concernant sa vie, ses attentes de plaisir et surtout l'image de lui-même qui lui est renvoyée.

Tout enfant est nécessairement confronté à cette expérience et on peut supposer qu'à son tour, elle réitère une fracture plus ancienne vis-à-vis de cette évidence première que Freud énoncera dans ses derniers écrits : « Le sein est un morceau de moi, je suis le sein<sup>3</sup>. »

En revanche, les conditions de cette confrontation, son intensité et ce qui va pouvoir en être dit ou pensé, varient et vont déterminer les modalités de l'élaboration que l'enfant va pouvoir en faire, modalités au demeurant jamais exclusives les unes des autres.

Je n'entrerai pas ici dans l'évocation de la manière dont l'angoisse ainsi mobilisée va se négocier en symptômes psychopathologiques, phobies,

somatisations, actings caractériels divers. Ce qui m'intéresse en revanche ici, c'est la manière dont les théories sexuelles vont pouvoir en être issues.

De ce que Freud écrit de ces théories, je retiens essentiellement un point : le fragment de « pure vérité » qu'elles contiennent malgré leur « fausseté grotesque », fragment dû au fait « qu'elles trouvent leur origine dans les composantes de la pulsion sexuelle qui sont déjà à l'œuvre dans l'organisme de l'enfant ». Remarquons réciproquement que la fausseté, elle aussi, tient son origine de « l'état de la propre sexualité » de l'enfant<sup>4</sup>.

Autrement dit, selon Freud, c'est la part de sexualité adulte chez l'enfant qui le guide vers la solution exacte et c'est en revanche ce qu'il y a d'infantile dans sa sexualité qui l'amène à l'erreur.

De quelle vérité et de quelle erreur s'agit-il ? Le petit garçon aurait, à partir des sensations de son pénis, l'intuition de la pénétration, en revanche, à cause du même pénis et de l'impossibilité d'imaginer que sa mère en soit dépourvue, il lui manquerait, pour compléter la scène, de se représenter le vagin. Cette absence l'empêcherait de même de se représenter l'accouchement par voie vaginale et contribuerait, Freud ne le dit pas mais on peut l'imaginer, à lui faire imaginer le rapport sexuel comme une lutte violente, puisqu'il s'agit de faire effraction dans un corps dépourvu d'une concavité complémentaire prévue à cet effet, la zone anale devenant alors la seule voie possible.

Les psychanalystes femmes, Mélanie Klein notamment, ne manqueront pas d'objecter que les petites filles peuvent avoir des sensations vaginales précoces. Se trouveraient-elles alors, elles aussi, confrontées à la même inconcevabilité que leurs homologues masculins, de ce fait ? La clinique ne permet pas de constater qu'elles soient beaucoup plus aptes pour autant à former des théories sexuelles exactes. Faut-il considérer que l'envie du pénis rivaliserait alors avec ce que leur auto-observation leur permettrait de comprendre ?

Là encore, il faut se garder du réalisme. Je ferai l'hypothèse que pour penser les théories sexuelles infantiles, sans se contenter de répéter ce que Freud en a écrit, il faut revenir *en deçà* des représentations trop précises, même si ici elles sont imaginaires, qu'il en donne pour typiques. Pour cela, il importe de distinguer parmi celles-ci deux séries : l'une qui a trait à la représentation du *rapport sexuel* et l'autre à la question de l'origine des enfants : procréation, grossesse, accouchement.

À ces deux séries de questions vont s'attacher des représentations énigmatiques ayant cependant le caractère paradoxal d'évidences quasi hallucinatoires.

C'est la concomitance de ces deux séries qui va amener l'enfant à les rejoindre, *non pas parce que des éléments connus permettraient d'en maîtriser d'autres, inconnus, ce qui est le propre de la démarche théorisante, mais parce qu'un mystère en évoque un autre et peut dès lors s'en rapprocher comme sous l'effet d'une attraction magnétique.*

La logique enfantine fonctionne selon une modalité additive bien plus que déductive et le principe de non-contradiction est une acquisition tardive. L'enfant investigateur collectionne les indices, non parce qu'ils s'ajustent à ses hypothèses, mais parce qu'ils comportent le même caractère mystérieux et coexistent de ce fait, un peu comme il rangera précieusement un trésor d'objets hétéroclites pour le regard adulte.

Il va donc additionner des bribes d'éléments d'observation, choses vues et entendues, fragments d'explications données à d'autres enfants, récits qu'on lui aura faits, etc., dans un véritable panthéon qu'on hésite cependant à appeler théorique, car il s'agit beaucoup plus d'une investigation que de déductions. Celle-ci n'aurait pas de fin en raison de l'ignorance de l'enfant, d'où l'importance de l'information sexuelle exacte pour laquelle Freud mène une lutte militante. Il fait, comme on sait, de l'échec de ces théories sexuelles infantiles, une expérience déprimante et le point de départ d'inhibitions intellectuelles ultérieures<sup>5</sup>.

Il me semble que l'on peut voir très différemment les choses, ce qui nous est évidemment beaucoup plus aisé que du temps de Freud puisque nos enfants, sauf exception, ont bénéficié de multiples explications sexuelles « exactes » sans pour autant que s'en trouve radicalement modifiée, sinon le contenu, du moins la démarche de la théorie sexuelle, soit que les enfants « oublient » purement et simplement les informations, soit qu'ils les intègrent dans leurs propres représentations, sans se soucier d'éventuelles contradictions<sup>6</sup>.

L'explication par le refoulement n'est pas ici suffisante, même si elle a sa part. De manière beaucoup plus profonde, ce dont l'enfant fait l'expérience c'est de l'incommensurabilité entre son vécu affectif et psychosexuel lié à la « scène primitive » et les mots qui pourraient en rendre compte.

L'approche représentative est nécessairement en défaut vis-à-vis de son objet et il se crée ici un écart, voire un gouffre devant lequel, selon les cas, l'enfant déclarera forfait ou au contraire, se lancera dans une quête ininterrompue qu'aucun échec ne saurait décourager puisqu'il ne constitue qu'une raison supplémentaire de continuer à chercher.

C'est là que, selon moi, se situe le tournant décisif qui correspond en partie à ce que Freud nomme « sublimation » et dans lequel je préfère voir, de manière plus restreinte, *la position thétique de l'énigme*, laquelle, rappelons-le, est toujours constituée par le sujet à partir du terrain de l'angoisse devant la coalescence du connu/inconnu. Bien d'autres voies sont possibles, allant de l'inhibition au vécu persécutif, voire à la méfiance paranoïaque. Mais toutes les attitudes investigatrices vont aller de pair avec une même activité consistant à recueillir des éléments et à construire puis à détruire et à recommencer indéfiniment le processus. (Remarquons au passage que c'est à cela que se résument aussi la majeure partie des jeux des petits enfants, lorsqu'ils ne portent pas directement sur l'imitation des adultes.)

Que vise cette activité ? Il n'est pas certain qu'elle cherche à avoir un terme et c'est en cela qu'elle se rapproche d'un jeu. S'il y a un but, le fait de l'atteindre n'est que provisoire et l'obtention même relance la quête ailleurs et autrement. Construction et destruction vont ainsi s'étayer mutuellement, cette dernière se faisant au nom du changement, voire du progrès.

On aurait tort, cependant, de ne voir là qu'une activité cyclique de type obsessionnel. En fait, ce qui est atteint, mais jamais pour autant possédé, c'est une brève rencontre entre une représentation, un mot magique, une formule dont le « *non sense* » exprime un instant l'évidence hallucinatoire qui tient au vécu des sensations elles-mêmes.

La recherche des mots dans le dictionnaire ou, pour une de mes patientes, dans les petits papiers inclus dans les boîtes de médicaments, va souvent constituer un terrain de chasse privilégié. Certaines formules de contes devenues incompréhensibles pour l'enfant parce que désuètes, auront un parfum excitant à la limite de l'obscénité. (« Tirez la bobinette et la chevillette cherra », paroles que dit la grand-mère depuis son lit au loup avant que celui-ci ne se précipite sur elle...)

À toutes ces images ou ces mots que l'enfant trouve ou invente, va s'attacher ce qui, selon Cassirer, fait la caractéristique du mythe, manière primitive pour la conscience d'organiser le monde, c'est-à-dire, non pas tant un contenu que l'intensité avec laquelle il est vécu et la foi qu'on lui accorde au même titre que n'importe quel objet existant effectivement<sup>7</sup>.

À cet égard, on peut penser que ce que Freud nomme « théorie » sexuelle serait plus proprement appelé mythe sexuel. Il s'agit en effet d'intuitions ayant valeur de certitude en-dehors de toute démarche théorisante et s'exprimant, non à la manière hypothétique déductive propre à la théorie, mais de façon quasi oraculaire avec des mots magico-sexuels. Les représentations plus organisées qui pourront en sortir ne rendront jamais qu'imparfaitement ces éclairs de certitude, cependant aussitôt confrontés à la résurgence de l'énigme dont la résolution demeure toujours à effectuer.

Parlant du mythe auquel il accorde une valeur de transcendance derrière les représentations toujours insuffisantes pour en rendre compte, Cassirer écrit : « La chose et la signification se confondent dans l'indifférence et se sont développées de concert en une unité immédiate, née du monde de la sensation passive<sup>8</sup>. » Cette sensation passive rejoint ce que j'appelle le « paradis perdu de l'évidence » qui se fêle lorsque l'enfant rencontre simultanément l'étrangeté et l'interrogation « qui suis-je ? » dans l'expérience de la scène primitive.

La théorie, qu'elle soit sexuelle ou autre, va se développer pour tenter de maîtriser le magico-sexuel, d'en réduire la transcendance. Là encore, les destins sont divers et certains enfants s'attachent aux croyances, bien loin de vouloir les mettre en doute ou en savoir davantage. D'autres cherchent à reconstituer l'énigme en imaginant des contes ou en prenant plaisir à les lire, afin de confirmer ce domaine du mystère qu'ils veulent à tout prix conserver. D'autres, enfin, vont se lancer dans une activité historisante ou théorisante, développant à la fois un roman familial et des théories sexuelles infantiles.

La démarche historisante, qui est aussi présente en partie dans le conte, se prolonge et se sublime dans une activité romanesque qui peut apparaître très précocement en d'infinies variations de fantasmagories diurnes accompagnant les jeux qui commencent toujours par « on dirait que... ».



La démarche théorisante, c'est-à-dire celle qui cherche des règles déterminant l'ordre de succession des représentations, se développe pour sa part dans le questionnement inlassable de l'enfant, son goût pour l'observation, le démontage d'objets divers, etc.

C'est là où je ne peux me trouver en accord avec ce qu'écrit Freud concernant l'« échec » des théories sexuelles infantiles, car c'est précisément parce qu'elles ne parviennent jamais à épuiser le réel entrevu dans la scène primitive qu'elles portent à une relance permanente de la recherche, ailleurs et autrement, processus au demeurant tout à fait différent de ce que l'école imposera dans ses apprentissages et qui ne peut que rarement le rejoindre. Bien loin de l'échec déprimant dont nous parle Freud, il y a là l'expérience à la fois de la possibilité de jouir brièvement d'un retour ponctuel à l'état d'évidence, suivi du désir de réitérer la quête dont l'objet reste toujours à obtenir. C'est ce mouvement qui détermine ce que j'ai décrit comme « plaisir de pensée ».



J'examinerai maintenant les contenus de ces théories, en différenciant ce qui a trait à la différence des sexes, au rapport sexuel et à la question de l'origine des enfants.

Concernant la différence des sexes, il faut, comme précédemment, élargir ce qui apparaît chez Freud de manière très limitée comme le fantasme ou plutôt, dit-il, la « théorie » de la femme au pénis. On sait que celui-ci s'excuse en 1908, dans « Les théories sexuelles infantiles », que des « circonstances externes et internes défavorables font qu'il portera son observation essentiellement sur des garçons<sup>9</sup> ». Ce phallocentrisme a de quoi surprendre si on considère que Freud avait eu lui-même trois filles à l'époque et que, ainsi qu'on le sait maintenant, il avait régulièrement travaillé, de 1886 à 1896, dans un institut pédiatrique. Tout se passe comme si son unique informateur en la matière devait être le petit Hans (dont il avait publié, un an avant, le texte de l'observation) et, vraisemblablement, sa propre auto-analyse.

La question de Hans à sa mère (« As-tu aussi un fait-pipi ? ») manifeste assez clairement qu'il peut l'en imaginer dépourvue ou du moins autrement pourvue et que sa réflexion devant la nudité de sa petite sœur, plus qu'une précoce altération de l'intellect dont Freud n'hésite pas à le créditer, marque plutôt, comme il est de mise chez les enfants, qu'il dit ce qui s'accorde avec l'affirmation maternelle pour voir ce qu'on lui répondra. (Il prêche le faux pour savoir le vrai, comme on dit.)

Mais, de fait, face à un nouveau-né l'enfant, en général, ressent bien l'impression étrange à la fois d'avoir affaire à un être humain comme lui mais aussi bizarrement limité : sans cheveux, sans dents, dépourvu de la capacité de s'asseoir, marcher, parler, etc., et il lui faut se rassurer sur le fait que ces manques ne sont que transitoires.

Il en va tout autrement lorsqu'un enfant a l'occasion d'en observer d'autres d'un sexe différent du sien mais du même âge. Dire que le garçon perçoit l'absence de pénis de la fille comme une castration, c'est limiter à une interprétation possible ce qui se présente aussi comme une question.

La différence des genres précède le savoir sur l'anatomie, et l'enfant la possède comme un donné tout d'abord du langage (il/elle), mais aussi de la culture (les jouets, les vêtements et éventuellement les normes esthético-morales : « un garçon ne pleure pas » ou « une petite fille ne fait pas cela »).

L'investigation sexuelle, vers trois ou quatre ans, est soutenue par une curiosité active et on peut supposer que l'enfant y trouve aussi une explication à cette dichotomie fille/garçon. Plus que la peur ou l'envie, c'est l'étonnement qui prévaut. Le garçon constate non seulement l'absence du pénis mais aussi la présence de replis complexes, état de chose que la petite fille, loin de déplorer, semble investir et souhaiter que l'on s'y intéresse. Quant à cette dernière, si le pénis du petit garçon lui apparaît hautement intéressant et qu'elle prétend s'en emparer il est, en revanche, fort inhabituel qu'elle en soit « effrayée », comme le dit Freud, ou déprimée au point de renoncer à la masturbation.

La différence sexuelle cependant ne s'arrête pas là, elle est tout de suite projetée sur les adultes et c'est là que se produit l'appel à la théorie parce que l'observation directe n'est pas possible et que l'inconnu se mêle au connu. Entre le père et le petit garçon, la différence ne tient pas seulement à la taille mais aussi à tous les caractères sexuels dits secondaires mais qui

le sont si peu pour un enfant (en particulier les poils et la barbe). Vis-à-vis de la mère, la différence est plus grande encore et ce, pour la fille comme pour le garçon : les seins tout d'abord, mais aussi les poils pubiens et tout ce qui concerne la menstruation. Mais le plus surprenant est évidemment la grossesse et ses suites...

Tout donne à penser que la constatation de la différence anatomique des sexes, venant donner son sens et son poids à la dichotomie des genres, est ce qui va pousser l'enfant à s'interroger sur la sexualité adulte d'une manière qui l'amène à théoriser parce que c'est lui qui est concerné en tant que futur homme ou future femme.

L'intérêt pratique dont parle Freud est un intérêt narcissique, bien plus que la crainte relevant de l'autoconservation concernant le risque de la naissance des frères et sœurs.

À ce titre, c'est l'enfant, fille ou garçon, qui est en manque vis-à-vis de la puissance sexuelle reproductrice des parents qu'il ne va pas manquer de leur envier cependant qu'il lui faudra aussi admettre qu'il n'en aura qu'une partie, celle du sexe auquel il appartient.

Ce qui pouvait tout un temps se conserver d'illusion bisexuelle se voit contraint d'être abandonné et de se négocier différemment à travers les avatars de l'Œdipe. À cet égard, la théorie de la femme au pénis, qui est aussi un homme pourvu de seins, n'est rien d'autre qu'une formation défensive à l'endroit de cette castration radicale, celle de la sexuation. (Comme nous l'apprend le discours d'Aristophane dans *Le Banquet* de Platon, bien avant Freud.) En revanche, le mouvement œdipien qui va porter le garçon vers sa mère et la fille vers son père, leur permet de trouver dans la complémentarité des sexes, ce qui était perdu avec l'illusion bisexuelle, laquelle correspond d'ailleurs plus à une indifférenciation sexuelle qu'à une véritable représentation de la bisexualité.

Simultanément, la différenciation va se marquer par les regroupements dans les jeux, sensibles lors de la dernière année de classe maternelle, qui excluent les enfants de l'autre sexe et marquent volontiers du dédain ou de la rivalité de clan, les uns à l'égard des autres, commençant là cette guerre des sexes qui ne les lâchera plus<sup>10</sup>. L'identification au parent de même sexe se marque dans les jeux qui vont en idéaliser les caractères sexuels bien plus qu'ils ne les reproduisent, ainsi que le montrent notamment la fameuse

poupée Barbie ou l'inépuisable soldatesque et armes en tous genres, comme les héros de Zorro à Batman.

Si la théorie de la « femme au pénis » et surtout les conclusions que Freud en a tirées concernant l'évolution psychosexuelle de la femme apparaissent contestables en tant que théorie typique, voire universelle, qu'en est-il des deux autres : celle qui concerne la grossesse et l'accouchement et celle qui a trait au rapport sexuel ?

La question de la grossesse est la plus importante puisqu'elle pose directement à l'enfant la question de l'origine du Je.

Ce n'est plus la sexuation et ses limites qui est ici en cause, mais l'historicité. L'enfant se vit au présent et s'il est préoccupé d'un avenir dont il attend un accroissement de prérogatives lié au fait de « devenir grand », en revanche, le passé ne l'intéresse pas spontanément et la démarche auto-historisante est un acquis relativement tardif.

La question « d'où viennent les enfants ? » se pose donc d'abord au sujet de l'autre, qui n'était pas là avant, dont l'enfant éventuellement ne désirait pas la venue, mais surtout qui n'a pas toujours existé.

Aussi, la question « d'où vient-il ? » est-elle déjà en elle-même une élaboration, puisqu'elle suppose que le nouveau venu avait déjà une existence ailleurs. Qu'on aille les pêcher dans un lac, les cueillir dans les choux ou dans les roses, voire les chercher à la pharmacie, comme il avait été dit à une de mes patientes (contrainte pour sa part à l'âge adulte, à recourir à la fécondation artificielle), ne change pas grand-chose à l'affaire dès le moment où l'existence d'un néant de l'avant-vie se trouve ainsi colmatée.

L'explication « exacte » concernant la « petite graine que le père donne à la mère » a le principal mérite de donner un sens à la notion de paternité et de poser l'origine de l'enfant comme le résultat d'un don accepté et donc de deux désirs œuvrant dans le même sens. Il me paraît probable cependant que l'enfant l'accepte exactement de la même manière qu'il admet qu'un carrosse puisse sortir d'une citrouille, c'est-à-dire qu'il l'inclut comme une théorie sexuelle parmi d'autres, bien éloignée de la réalité qu'il observe où il a rarement affaire à des graines.

Parallèlement, d'autres représentations vont se faire jour. Elles ne sont pas nécessairement « typiques » mais apparaissent en revanche liées à des choses vues ou entendues.

J'en donnerai deux exemples :

Une de mes patientes s'avise au cours de son analyse qu'elle avait toujours entendu le mot « enceinte » comme « en sainte ». Élevée dans un milieu catholique, elle avait vivement jaloué ses sœurs aînées dans leurs robes longues blanches, leurs dentelles et leurs voiles, lorsqu'elles avaient été « en communiantes », ce qui lui paraissait presque aussi beau que d'être « en mariée », décorée de même.

La sainteté la renvoyait aussi au contenu énigmatique du « je vous salue Marie ». Que signifiait ce qu'elle répétait mécaniquement, que « Jésus était le fruit de ses entrailles » ? C'est quelque chose dans le ventre, lui avait-on répondu suffisamment brièvement pour qu'elle n'ose pas en demander en plus. Les gargouillis intestinaux lui apparaissaient depuis vaguement sacrilèges et, en tous les cas, clairement sexuels. Heureusement, il y avait les images pieuses de Marie, mains jointes, regard tourné vers le ciel, dont on disait qu'elle s'était sacrifiée comme on le disait de sa propre mère, qui avait été elle aussi « en sainte », voire sa grand-mère qui avait été une « sainte femme ». Les mauvaises pensées faisaient retour en revanche avec le « pleine de grâce », entendu comme une chair moelleuse et, plus tard, le sens du mot « vierge »...

Une autre patiente se souvenait de l'explication qui lui avait été donnée par une petite camarade, selon laquelle les hommes produisaient, avec leur pénis, une sorte de mousse blanche qu'ils donnaient aux femmes et d'où venaient les enfants. L'explication lui était apparue drôle, un peu sale, s'associant cependant pour elle avec la mousse à raser blanchâtre dont son père s'enduisait le visage, rituel qu'elle avait plus d'une fois observé. Aux questions qu'elle lui avait posées, il avait répondu d'un air sans réplique que les hommes devaient se raser et qu'elle-même, en tant que petite fille, aurait bien de la chance d'éviter une telle corvée !

Pour l'une et l'autre de ces patientes, restait le souvenir que l'acte procréateur n'était pas une partie de plaisir mais un acte exceptionnel, mesuré d'ailleurs au nombre d'enfants de la fratrie, une cérémonie secrète, empreinte de gravité, voire de quelques risques. Une telle dramatisation est

à la mesure du narcissisme de l'enfant dont il s'agit d'expliquer la venue au monde. À cet égard, les explications « exactes » lui apparaissent toujours un peu triviales et si, comme le dit Freud, elles désidéalisent les parents, c'est surtout l'absence de magie que l'enfant, qui n'en attend pas moins puisqu'il s'agit de lui, peut leur reprocher.

Là est bien la fonction de la théorie sexuelle infantile : assurer l'enfant que son existence n'est pas due au hasard et la question « d'où viennent les enfants ? » qui renvoie à celle, plus difficile à poser : « comment m'avez-vous fait ? », se réduit en définitive à celle-là, principale et capitale : « m'avez-vous désiré ? »

Le signifiant sur lequel va s'accrocher l'acte, qu'il s'agisse de la sainteté, de la mousse à raser ou du « *Wegen dem Pferd* » du petit Hans<sup>11</sup> n'a pas plus d'importance que n'en ont toutes ces traces mnésiques singulières où s'est déposée notre histoire.

Le point commun entre ces théories est leur fonction, c'est-à-dire d'assurer le Je que son existence n'est pas reliée à l'absurdité d'un sans cause car, si c'était le cas, toute espèce de sens s'en trouverait annihilé.

Dans ces souvenirs, la « théorie » se voit ramassée à l'intérieur d'un mot ou d'une image. Comme ces jouets de papier qui se déploient et reprennent forme au contact de l'eau, il leur faut toute l'intensité émotionnelle retrouvée sur le divan pour qu'ils puissent prétendre au statut explicatif de théorie.

Les théories sur la naissance peuvent être enfin utilement rapprochées de la représentation sadique du coït, en ce qu'il y est, dans les deux cas, question de violence : celle que subit l'enfant enfermé dans le ventre maternel, celle que la mère devra supporter pour qu'il en sorte et celle que l'enfant imagine lorsqu'il est témoin d'un rapport sexuel et qu'il interprète les bruits du plaisir comme l'expression d'une souffrance.

Ces « théories » sont directement érotiques sur un mode sadomasochiste, leur prégnance sera largement dépendante, non seulement du vécu psychosexuel de l'enfant, mais aussi de ce qu'il perçoit du climat conjugal.

On peut considérer que cette érotisation sadomasochiste constitue, le cas échéant, une défense contre une théorie paranoïaque mettant la haine et la destruction à l'origine du Je, voire à l'origine de la vie.

Les fantasmes enfantins relatifs au séjour intra-utérin manifestent souvent un surcroît d'idéalisation à la mesure de l'inquiétude qui peut saisir l'enfant lorsqu'il imagine qu'il a pu lui aussi se trouver en semblable posture. Pour Hans, sa petite sœur Hannah, qui « était déjà au monde bien avant sa naissance », mange cinquante fois sans s'arrêter, boit du café, utilise un couteau, etc. Ferenczi<sup>12</sup> a montré, à propos du nourrisson savant et des rêves lilliputiens, combien ces représentations de l'enfant à naître, loin d'un embryon ou même d'un fœtus, constituent ce que l'on peut interpréter comme une formation défensive contre l'inconnu d'avant la naissance.

De même, les femmes enceintes en analyse rêvent régulièrement qu'elles ne sont plus enceintes mais ont un bébé de plusieurs mois, voire un jeune enfant, avec un sentiment de plaisir et d'étonnement joint à une vague inquiétude que l'on pourrait résumer en ces termes un peu paradoxaux : « d'où sort-il celui-là ? »

Ces représentations, qui épargnent l'accouchement, ont aussi vraisemblablement pour fonction de s'opposer au fantasme que ce qui a bien dû être avalé par la mère, puisque cela se trouve dans son ventre, n'a pas été endommagé pour autant et y demeure entier, vivant, précisément en raison de sa surpuissance qui lui a permis d'échapper à son sort. Tout le sadisme oral de l'enfant se trouve ici pris à revers : si mordre et dévorer signifie détruire, en revanche, être porté dans le ventre, ne pas quitter ainsi la mère, apparaît comme enviable.

La naissance, en revanche, apparaît comme une violence dont la mère, juste retour des choses, n'est plus l'auteur mais la victime.

Du déboutonnage par le nombril<sup>13</sup>, à l'expulsion anale ou à la césarienne, l'opération apparaît disproportionnée, dangereuse et douloureuse. L'observation du sang, pour Hans, mais plus généralement la médicalisation de l'accouchement pour tout enfant, confortent cette idée que l'information « exacte » ne modifiera guère, le processus continuant d'apparaître invraisemblable à plus d'une femme enceinte d'ailleurs.

Une des mes patientes se souvenait d'avoir conservé la croyance de la naissance par incision du ventre jusqu'à l'adolescence, ce que la vision de sa mère en maillot de bain lui confirmait puisqu'elle avait trois vergetures

assez nettes qu'elle avait interprétées comme les cicatrices des trois naissances : la sienne et celles de ses deux sœurs cadettes.

Cependant, quelle que soit la représentation de l'accouchement, elle apparaît aussi à l'enfant comme un fait nécessaire qui s'efface dans l'événement que constitue la naissance.

Il n'en est pas de même concernant les rapports sexuels : je n'évoquerai pas ici les diverses images que les enfants de l'époque de Freud se donnaient du fait d'« être marié ensemble » pour ne retenir, au-delà de ces formations défensives plus ou moins édulcorées, qu'une idée : il s'agit de « quelque chose que la partie la plus forte fait subir avec violence à la plus faible<sup>14</sup> », formule suffisamment vague pour que le petit garçon puisse s'y identifier à sa mère dans un viol anal par le père.

Ce fantasme du coït sadique ne disparaît pas avec les informations sexuelles exactes mais il me semble difficile d'y voir une théorie car elle n'a aucun statut hypothético-déductif et se présente comme une certitude qui est vécue de l'intérieur avec la coexcitation libidinale que ressent l'enfant, fille ou garçon, lorsqu'il pense à « ces choses-là ».

Cette représentation, comme je l'ai dit ailleurs, peut fusionner avec celle du meurtre comme rendant compte de la mort, mais il faut souligner d'abord, que ce qui apparaît à l'enfant à la fois excitant et terrifiant, c'est l'idée même de pénétration d'un corps dans l'autre, qu'il s'agisse d'ailleurs de se représenter comme celui qui pénètre et qui peut être ainsi avalé, que celui qui est pénétré et doit subir cette effraction de ses limites.

Ce qui est mis en jeu dans ces images tant avec l'information sexuelle « exacte » qu'avec les scènes observées ou vues sur des images ou dans des films est, de ce fait, directement interprété comme violent et comme sadique, c'est-à-dire une violence qui fait plaisir, sans qu'il soit nécessaire pour autant d'imaginer que les relations conjugales soient effectivement forcées ou que le couple se brutalise habituellement. En revanche, la violence réelle, dans ce cas, vient se télescoper à celle du fantasme, donnant des prolongements psychopathologiques divers, précisément parce que l'excès rend impossible l'érotisation.





En conclusion, trois points me semblent pouvoir étayer une reconsidération de la notion de théorie sexuelle infantile :

1 - Plutôt que de théories sexuelles infantiles, il faudrait parler de mythes magico-sexuels. Cependant, l'esprit théoricien se forme autant à partir de ce besoin de sens qui se manifeste dans la création des mythes que dans leur critique et le renoncement à la toute-puissance qu'ils visent à conférer.

2 - Si les théories sexuelles infantiles demeurent en partie à la disposition du sujet adulte, en revanche ces mythes sont le plus souvent la proie de l'amnésie infantile. Ils correspondent en effet à une logique enfantine qui n'est pas plus congruente avec le mode de pensée adulte que ne l'est celui de la psychose par exemple. Cependant, leur existence est attestée à certaines occasions et ils continuent plus ou moins d'être actifs lorsque le sujet se représente et pense son propre corps et son fonctionnement.

3 - Si les explications « exactes » provoquent souvent une réaction de rejet ou sont phagocytées à l'intérieur du mythe, ce n'est pas seulement parce qu'elles désidéalisent les parents, c'est avant tout parce qu'elles ramènent le narcissisme infantin à des limites peu acceptables et le confrontent à l'abîme métaphysique autrement exprimé en ces termes : « Tu es poussière et tu retourneras en poussière. »



#### NOTES

1. S. de Mijolla-Mellor, *Le plaisir de pensée*, Paris, P.U.F., « Bibliothèque de Psychanalyse », 1992.
2. —, « Le meurtre comme théorie sexuelle infantile », in *Topique*, n° 59, 1996 et *Meurtre familial*, Paris, Dunod, 1995.
3. « Résultats, idées, problèmes » (1938), publié dans le recueil de textes de Freud portant ce même titre, Paris, P.U.F., 1985, tome II.
4. S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles » (1908), in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 19.
5. « L'impression produite par cet insuccès lors de la première tentative d'autonomie intellectuelle, semble être persistante et profondément déprimante » (S. Freud, *Un*

*souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, p. 83 ) et, in « Les théories sexuelles infantiles » qu'il cite en note : « Cette ruminantion et ce doute deviennent le prototype de tout travail ultérieur de la pensée appliquée à tous les problèmes et le premier échec exerce toujours une action paralysante. » (*Op. cit.*, p. 21.)

6. Il faudra à Freud attendre 1937 et la question de l'efficacité interprétative, pour revenir sur ses vues trop confiantes dans le pouvoir de l'intellect et constater que, pour l'enfant comme pour le patient, l'accroissement du savoir peut ne pas changer grand-chose. « ...On a manifestement beaucoup surestimé l'effet préventif de cette mesure libérale (il s'agit des éclaircissements sexuels donnés aux enfants). Les enfants savent maintenant quelque chose qu'ils ne savaient pas jusqu'ici mais ils ne font rien de ces connaissances nouvelles qui leur ont été offertes. On se convainc qu'ils ne sont pas vraiment si vite disposés à leur sacrifier ces théories sexuelles — on aimerait dire : naturelles et spontanées — qu'ils ont formées en harmonie avec et en dépendance de leur organisation libidinale incomplète, sur le rôle de la cigogne, sur la nature du commerce sexuel, sur la façon dont naissent les enfants. Longtemps encore, après avoir reçu les éclaircissements sexuels, ils se conduisent comme les primitifs auxquels on a imposé le christianisme et qui continuent, en secret, à adorer leurs vieilles idoles. » « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », in *Résultats, idées, problèmes, II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 249.
7. E. Cassirer, *Philosophie des formes symboliques II*, Paris, Éditions de Minuit, p. 20.
8. *Ibid.*, p. 53.
9. S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles », *op. cit.*, p. 16.
10. Certains garçons continuent de vouloir s'allier aux filles et certaines filles de se faire admettre parmi les garçons, donnant parfois à tort l'impression d'intérêts hétérosexuels précoces, alors qu'il ne s'agit que de difficultés, parfois transitoires, parfois durables, à se repérer dans leur identité sexuelle.
11. Rappelons ce qu'en dit Freud : « Le terme " à cause de " a ouvert la voie à l'extension de la phobie des chevaux aux " voitures ". Il ne faut jamais oublier que l'enfant traite les mots de façon bien plus concrète que ne le fait l'adulte, ce qui donne pour lui aux consonances verbales une toute autre importance. *Wegen* (à cause de), *Wagen* (voiture).
12. S. Ferenczi, *Psychanalyse, III*, Paris, Payot, 1974.
13. Cf. à ce sujet les souvenirs d'enfance de Marcel Pagnol : « Mangiapan, qui était mon voisin de classe, prétendait que les enfants sortaient du nombril de leur mère. Cette idée m'avait d'abord paru absurde : mais un soir, après un assez long examen de mon nombril, je constatai qu'il avait vraiment l'air d'une boutonnière, avec, au centre, une sorte de petit bouton : j'en conclus qu'un déboutonnage était possible, et que Mangiapan avait dit vrai. Cependant, je pensai aussitôt que les hommes n'ont pas d'enfants, ils n'ont que des fils et des filles qui les appellent papa, mais les enfants venaient sûrement de la mère, comme les chiens et les chats. Donc mon nombril ne prouvait rien. Tout au contraire, son existence chez les mâles affaiblissait grandement l'autorité de Mangiapan. » [*La gloire de mon père*, Pastorelly Ed., p. 67.] Le dialogue intérieur ne manque pas d'intérêt mais demande à être interprété car il est bâti sur la dénégation d'un désir de grossesse chez ce petit garçon. Le syllogisme est le suivant :
  - 1 - Tous les enfants sont accouchés par le nombril.
  - 2 - Or les hommes comme les femmes ont un nombril (et comme l'enfant lui-même, bien sûr).
  - 3 - Donc les hommes comme les femmes (et l'enfant lui-même) peuvent accoucher.
 La théorie de Mangiapan est séduisante à la fois parce qu'elle affirme l'omnipotence bisexuelle et parce qu'elle permet et implique une investigation érogène sur le corps propre. C'est à l'inverse l'inscription comme futur père et l'identification au père réel (dont le livre vante la « gloire ») qui permet de renoncer au fantasme bisexuel et ramène à la plate observation, celle de la réalité animale.
14. S. Freud, « Les théories sexuelles infantiles », *op. cit.*, p. 22.